

XYZ. La revue de la nouvelle

Le cri

Louis Jolicoeur



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jolicoeur, L. (1993). Le cri. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 14–17.

LE CRI

LOUIS JOLICŒUR

Des filaments rouges strient ses yeux hagards, entourant ses pupilles dilatées tels des rayons autour d'un moyeu. Elle est figée, raide à se rompre, le visage écarlate. Une main soudée au dossier de la chaise, l'autre plantée sur son flanc gauche d'un air de défi impitoyable et pathétique, elle crie d'une voix stridente et cassée, comme poussée par une tempête. Ses pensées ne sont plus qu'un magma bouillonnant et indéchiffrable, elle est seule et sans mémoire face à un mur opaque, et elle regarde sans les voir ces grandes personnes droites et lointaines qui, l'air béat, interdit, oscillent devant elle entre la rage et la pitié, le désarroi et l'impatience, la tristesse et l'impuissance.

Elle est là du haut de ses treize ans, une masse de cheveux noirs et roux sur le front, elle hurle, répète un son, un seul, qui leur casse les oreilles à tous, jusqu'au fond des tripes. Chaque fois qu'elle le prononce, qu'elle le crache, une fissure s'élargit inexorablement, sans qu'aucune issue, aucun recours ne surgisse. Lui, une tête de plus qu'elle, deux ou trois fois son âge, la retient, entoure ses épaules frémissantes, colle sa main sur la sienne, qu'il sent fragile et tendue comme si ses veines allaient éclater.

Puis, tout à coup, une pause, une accalmie que tous tentent en vain d'étirer, en laquelle ils essaient de croire, un silence total et sinistre où les souffles se crispent, lourds, arrêtés dans le temps. Mais la pause ne pourra qu'être bientôt rompue, traversée par le cri comme la nuit par un éclair vif et soudain.

L'enfant fixe le vide de ses yeux glacés, telle une bête traquée, et tout ce qui n'est pas ce vide — sentiments, souvenirs, affection que portent le passé et les liens — est relégué à un ailleurs pour

l'instant avalé. Les autres espèrent, appellent silencieusement la raison, seule arme contre pareille hystérie, croient-ils; car quel recours reste-t-il quand le sens n'est plus, qu'invoquer, que brandir contre le trou noir, que faire pour en finir enfin, pour rayer d'un coup l'échec ?

Le cri revient, la déchirure, l'angoisse. Le poignet de l'enfant se durcit, ses épaules se tortillent, mais l'homme ne bouge pas, et son étreinte demeure ambiguë, entre la violence et la tendresse: chaleur des corps réunis, tension des sens et de l'attente, impossibilité de céder. L'enfant n'est qu'un immense refus, un bloc brut de négation, elle est prête à tout pour faire entendre sa voix qui pourtant ne veut plus rien, qui n'est qu'un affront lancé au hasard, ultime et unique mot qui puisse traduire une demande que même la sémantique bloque d'emblée: non !

Au cœur de cette lutte immobile, leur prise se perd en des élans contraires, la sueur à la fois scelle la peau et la couve, la transit et la libère, et même les pulsations effrénées qui les étouffent ne traduisent plus que la confusion, peut-être la peur, sinon le seul toucher des chairs à vif. En outre, dans ce face à face impromptu, dans ce duel étrange et éphémère, le contact véritable paraît lui-même exclu, comme si c'étaient deux autres qui s'enlaçaient ainsi. Devant l'assemblée médusée, le corps de l'enfant, celui de l'homme qui le contient se trouvent ainsi à jouer un drôle de théâtre. Aussi insoutenable que soit la scène, aussi vive que soit la blessure que chaque seconde rend plus définitive, ces deux êtres paraissent ignorer qu'ils se touchent si fiévreusement, chacun aveuglé par son propre tumulte, saisi par autre chose que l'immédiat de la crise: elle, le sentiment que dans son cri, c'est toute sa vie qu'elle donne en pâture à un monde indifférent; lui, la crainte que ne se franchisse une limite, un point irréversible qui serait le début d'une catastrophe telle que rien n'en serait à l'abri.

Et bientôt, au-delà de tout cela, c'est autre chose encore qui l'ébranle: cette espèce de bulle qui est en train de se construire entre elle et lui, dans ce recueillement fébrile qui les lie, les enveloppe, et dont à la fois ils semblent étrangers. Il voulait lui

faire entendre raison, elle ne voulait que le non, ils se touchent dans ces extrêmes irréconciliables, ne se voient pas, ne s'entendent pas, ils jouent pour les autres qui n'attendent que la fin, ils sont séparés d'eux par d'insatiables projecteurs imaginaires, et l'un de l'autre par une absence que même leurs halètements communs ne peuvent combler. Et de plus en plus, c'est ça, cette brève et invraisemblable apesanteur, qui l'habite, lui.

Or, déjà, elle a cessé de crier. Elle a fini par faiblir, son appel s'éteint, on ne sait même plus à quoi, à qui elle le lançait. Il relâche peu à peu son étreinte, captif d'un silence qui le trouble davantage que ne le troublait le cri, car il sait que l'enfant se refermera, que l'épisode deviendra histoire, et que la marque n'en sera que plus profonde. Il voudrait trouver quelque chose, une voie d'échappement, un autre scénario, mais en vain. Dans un moment, il devra cesser tout à fait de la retenir, abandonner cette violence qui ne visait qu'à donner le change à la sienne, et dans laquelle il y avait au moins ce fil, qui, au-delà du théâtre, les reliait.

Elle ira dans sa chambre; les autres seront abattus, sidérés par l'ampleur de l'explosion, la force d'un seul mot, le pouvoir de destruction d'une voix, d'un regard; mais, surtout, ils seront soulagés. Puis il y aura les atermolements, les analyses, l'espoir de jours meilleurs, le pouvoir à défaut de la compréhension. Et enfin, vivement, que le temps passe, qu'il soude la fissure, qu'il l'efface.

Le pouvoir saura certes être humain, punition mais ouverture, tout pour éviter la récidive, et lorsqu'ils s'approcheront, craintivement d'abord, puis vite rassérénés, elle, qui cherche maintenant à se libérer, qui se rend soudain compte que tout ce temps des bras autour d'elle l'empêchaient d'aller trop loin, et qui veut vite interrompre ce mariage insensé d'épidermes, elle baissera le regard assassin, laissera tomber ses bras, rentrera dans sa coquille, d'un coup, humidement, pour se précipiter dans sa chambre avant même qu'on le lui ordonne, et n'en revenir que mille ans plus tard, brisée mais ressaisie, bien dissimulée derrière l'absence de souvenirs, le leurre du temps qui file, le sourire de l'après-haine.


Cela viendra vite, il le sait, et malgré la tristesse qui s'abat sur lui comme un brouillard, il le souhaite, lui aussi. Il se dit qu'il faut bien vivre, qu'à défaut de réponse, de solution, tout mouvement est bienvenu. Ils reculent pour la première fois, ils ne jouent plus, ils sont fatigués, le regard peut reprendre sa place.

Mais l'homme a hâte d'en finir maintenant, il est lâche, il va accélérer le dénouement. Les clichés abondent dans son cerveau éprouvé, sa sensibilité n'est plus remuée par les poussées de l'autre, il sent les mots monter en lui, dans un instant, il va les lui dire.

C'est inutile, déjà elle a baissé les bras, les yeux. Elle tourne la tête vers sa chambre, on dirait qu'elle y est aspirée. Elle s'y réfugiera comme dans une île, s'y lavera comme à un puits, et tardera, longtemps, à en sortir.

XYZ

Petits et Grands Nocturnes



Petits et Grands
Nocturnes

XYZ
Éditeur
Photographe

96 pages
24,95 \$

Textes de :
Hugues Corriveau
Herménégilde Chiasson
Diane-Monique Daviau
Gilles Raymond
Marie José Thériault

*Un tableau,
un texte :
la fusion
de la peinture
et de la
littérature.*

Peintures de :
Danyelle Morin

XYZ
éditeur

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.523.94.01